

La revanche du Sud.

Quand on suit attentivement du regard la marche parallèle, à travers les vingt-cinq ou trente années qui viennent de s'écouler, des deux grandes régions, Nord et Sud, qui composent l'Union américaine, on reste frappé d'un fait : c'est que le Nord qui, à tous les points de vue—population, culture intellectuelle, production agricole, production manufacturière et commerce—tenait le haut du pavé et était complètement maître de la situation, perd, chaque jour, du terrain, malgré les progrès qu'il peut faire et l'esprit d'entreprise qui le caractérise. Si rapide que soit sa marche, il se voit distancé peu à peu par le Sud qui, jadis, était entièrement sous sa dépendance.

Privé de ses ressources agricoles, qui avaient été, jusque là, toute sa richesse, sans production manufacturière, sans exploitation minière, sans trafic, le Sud était obligé de tout faire venir du dehors, aliments, vêtements, chapeaux et coiffures. S'il gagnait une piastre, il était forcé d'en dépenser deux pour subvenir à ses besoins. C'était la ruine, et une ruine qui paraissait irrémédiable.

Qu'a-t-il fait ? Il a regardé ce qui se passait au Nord ; il a cherché à se rendre compte de ce qui faisait la richesse et la puissance de ce dernier, et, après lui avoir surpris son secret, il s'est mis hardiment à l'œuvre, il s'est dit : moi aussi, j'ai des usines, moi aussi j'ai des filatures, moi aussi j'ai des industries métallurgiques, un trafic qui m'appartiendra bien en propre et dont je tirerai tous les profits. Il s'est mis à travailler et grâce aux incomparables richesses de son sol et de son sous-sol, et en moins d'un quart de siècle, il s'est conquis l'aisance, la richesse, l'indépendance et, en certains cas, la supériorité, presque la domination.

Ce résultat inespéré, et que bien des gens considéraient comme chimérique, le Sud l'a obtenu : il est bien réel. Les chiffres en font foi, depuis plusieurs années ; mais jamais ils n'ont été aussi éloquentes que l'année qui touche à sa fin. La situation respective de chacune des deux régions est complètement changée. Celui qui commandait jadis est obéi de compter sur son infériorité de la veille. Si c'est là une revanche, on n'en peut pas trouver de plus honorable, de plus pacifique, de plus bienfaisante ; car elle ne peut que tourner au profit de tout le pays.

Une exécution musicale.

L'on a pu, parmi les morceaux exécutés par l'orchestre de Peterhof lors du récent dîner de gala, remarquer certain menuet de Canobio, tiré de l'opéra le Règne d'Olégué, dont le texte est de l'impératrice Catherine II. Comme on sait, la correspondante de Voltaire et de Rousseau ne dédaignait point l'écriture littéraire, donnée d'un très rare talent satirique, qui se manifesta en plusieurs pièces dirigées contre les travers mondains de l'époque.

C'est aussi le grand Tschakine qui, bien que d'origine allemande, française résolutement la Cour russe et sema, il y a un siècle, le germe de l'aliénation. Rappelons que la ville d'Odessa dit, le 3 septembre, demich donc, inaugurer un monument à la mémoire de son impératrice fondatrice.

La Salsaparrille d'Ayer guérit votre catarrhe, et vous délivrera de cette odeur désagréable de l'hémorrhéide.

Les tombeaux des rois de Juda.

Dernièrement, à Paris, à l'Académie des inscriptions, M. Clermont-Ganneau a terminé la lecture du mémoire, commencée par lui au cours de la séance précédente, sur "l'emplacement probable des tombeaux de David et des rois de Juda".

Ce problème, un des plus passionnants pour l'histoire juive et l'archéologie hébraïque, n'a pas encore trouvé de solution. On ne saurait en effet, dit M. Clermont-Ganneau, accepter la solution préconisée autrefois par un érudit bien connu, M. de Saulcy, d'après laquelle la nécropole royale ne serait autre que les Kohou-el-Molouk, au nord de Jérusalem.

Ce curieux sépulchre, dit le Temps, sculpté dans le goût grec-romain, est, selon toute vraisemblance, celui de la reine Héloïse d'Abadiène et n'a, estime M. Clermont-Ganneau, rien à voir avec celui des rois de Juda. Cela étant, il serait regrettable que le gouvernement français, en acceptant la donation de ce monument, due à la munificence d'un riche particulier, ait officiellement endossé une doctrine qui constitue une véritable hérésie historique.

M. Clermont-Ganneau insiste à ce propos pour que l'Académie, usant de son autorité en pareille matière, intervienne auprès de qui de droit afin de faire modifier le libellé de l'inscription commémorative de cette donation, dont on a cru devoir décorer le vestibule de ce monument, indûment qualifié du nom de "Tombeaux des rois de Juda".

M. Clermont-Ganneau, s'adressant alors sur un ensemble de preuves historiques et surtout sur l'étude minutieuse d'un squelette souterrain de plus de cinq cents mètres de longueur, creusé dans le roc sous la colline d'Ophel, à l'époque du roi Tzachias, —comme en fait foi une inscription hébraïque, en caractères phéniciens, gravés au débouché de cet aqueduc—propose une solution nouvelle de la question.

Il montre, grâce à des relevés et des plans minutieux qu'il soumet à l'Académie, que cet aqueduc, qui est un véritable tunnel, décrit dans sa partie méridionale, une immense détour à angle droit jusqu'à l'expliqué, et cherche à démontrer que ce détour a été justement causé par la nécessité d'éviter l'hygiène royale, qui, encaissé dans la profondeur de la colline, était intercepté sur le trajet direct qu'on aurait dû suivre.

Cette induction permet de déterminer avec précision, sur le terrain, le point qui conviendrait d'attaquer pour découvrir l'entrée mystérieuse de l'hygiène où reposent le corps de David de Salomon et de la plupart de leurs successeurs.

Cette entrée, qui, jusqu'à ce jour, a défilé toutes les recherches, devait consister, dit M. Clermont-Ganneau, non pas, comme on le pensait à tort, en une porte plus ou moins monumentale, mais en une simple bouche de puits, orifice par lequel on descendait dans l'hygiène juif, selon une disposition fréquemment employée dans les anciens sépulchres de la Phénicie et de la vieille Égypte.

C'est que je montre clairement un passage de l'avis de Josephé dont on n'avait pas jusqu'ici compris le sens. Voilà, dit M. Clermont-Ganneau, ce qu'il faut chercher, et voilà, d'autre part, ce qu'il faut porter les recherches. S'inspirant, —on devait s'y attendre,—sans citer le nom de l'auteur de ces idées émises, il y a déjà longtemps, par M. Cler-

mont-Ganneau, un archéologue anglais, le docteur Bliss, vient de pratiquer, mais sans résultat, une excavation dans les parages indiqués. Il ne pouvait en être autrement ; car le docteur Bliss, s'étant mépris sur les données, cependant bien explicites, établies par M. Clermont-Ganneau, a fouillé en dehors de la bouche de l'aqueduc, tandis qu'il fallait, au contraire, fouiller en dedans de cette bouche. C'est donc une opération manquée, qu'il faudra recommencer sur de nouveaux frais.

C'est ce qui a engagé M. Clermont-Ganneau à reprendre aujourd'hui l'ensemble de la question, de façon à dissiper toute équivoque pour l'avenir. Sa démonstration terminée, le savant laisse l'Académie juge de l'opportunité qu'il y aurait à en faire tenter l'application rationnelle sur le terrain, sans attendre qu'une nouvelle initiative fût prise à l'étranger et aboutit, cette fois, à une découverte dont les conséquences seraient importantes pour l'histoire biblique.

L'Académie renvoie l'étude des propositions contenues dans le travail de M. Clermont-Ganneau à l'examen d'une commission composée de MM. Philippe Berger, Maspero, Oppert, Dieulafoy, marquis de Vogüé et Clermont-Ganneau.

CAUSERIE.

Oh ! que l'on a raison de dire qu'il ne faut jamais souhaiter à soixante ans de revoir la femme que l'on a aimé quand on en avait vingt-cinq ! de ne point revoir le livre dont on avait été enchanté dans sa prime jeunesse ! écrit M. Francisque Sarcy. A moins pourtant que la femme ne fût une femme supérieure, qui ait eu l'art de rester une charmante vieille ; à moins que l'ouvrage ne soit un de ces grands chefs-d'œuvre qui demeurent. Et encore y a-t-il toujours un peu de déchet.

Vous vous rappelez, dans *Mon badine pas avec l'amour*, le mot mélancolique de l'erdican, quand il revient, tout jeune homme, au pays qu'il a quitté enfant : "J'avais emporté un lac dans mes souvenirs ; le ne retrouve plus qu'un bassin."

Ce n'est point le lac qui s'était rétréci ; ce sont les yeux qui avaient changé. C'est nous qui ne restons pas les mêmes. Il y a trois ou quatre mois, Reinach m'avait envoyé un gros volume où il avait réuni les *Œuvres oratoires* de notre ami Challemeil-Lacour. J'avais pris plaisir à relire quelques-uns de ces discours, et j'en avais causé avec mes lecteurs dans un des journaux où j'écris.

J'avais regretté de ne point retrouver dans ce recueil la première improvisation politique de Challemeil-Lacour. C'était en 1849, dans un de ces banquets si fréquents alors, où l'on mangeait du veau froid et où l'on buvait du vin bleu pour consolider la République. Celui-là avait été organisé par la jeunesse des écoles. J'y étais donc allé. On est bête à vingt ans.

Il s'y dit au dessert beaucoup de sottises et il s'y chanta nombre de chansons patriotiques, et entre autres une qui avait pour refrain ces deux vers mirifiques : Le socialisme a deux ailes : L'étudiant et l'ouvrier.

J'étais très fier d'être une des deux ailes du socialisme. Après beaucoup d'autres orateurs, Challemeil-Lacour, qui représentait l'École normale, où il était en troisième année, monta à la tribune, si l'on peut appeler de ce nom un balcon de guinguette. Il prit la parole.

La scène qu'il venait de subir l'avait péniblement affecté. Il était sincèrement épris de Diane, admirait sa beauté, avait apprécié ses qualités de cœur et d'esprit. Mais cette jalousie sans motif, cet entêtement à vouloir persister au-delà de toute expression. Il commençait même à douter de l'amour de la jeune fille.

—Si elle m'aimait, elle aurait confiance en moi, se disait-il. Gaston était encore très jeune ; il ignorait que si parfois la jalousie eût détruite cette passion, la plus tyrannique de toutes. Involontairement sa pensée se reportait vers Lucile Mourelles. Il comparait ces deux jeunes filles si différentes par les goûts, les aptitudes, la tournure d'esprit. —Chère et bonne Lucile, pensait-il, quelle inaltérable douceur de caractère, quelle simplicité de cœur unie à tant de profondeur d'âme. Quelle différence avec la nature emportée et despotique de Diane ! Oui, Lucile saurait rendre son mari heureux, elle ne chercherait pas à le tourmenter par des reproches immérités, elle ne prendrait pas plaisir à se créer d'imaginaires chagrins ! Et plongé dans ses réflexions, il marchait, sombre et morose, le front baissé, le regard perdu, sans voir et sans les rendre les coups de chapeau que lui adressaient ses connaissances.

Je fus ébloui et tout l'auditoire fut transporté. Non, vous n'imaginez pas notre émotion, notre enthousiasme. Jamais je n'ai mieux senti la force de la métaphore antique qui représentait un public suspendu aux lèvres de l'orateur.

Il m'était resté de cette journée inoubliable un souvenir dont, après quarante ans et plus, je palpitais encore en y songeant. Quel dommage que ce morceau d'éloquence n'eût pas été recueilli ! J'exprimai ce regret dans l'article que je consacrai aux discours de M. Challemeil-Lacour et à l'étude dont Reinach les avait fait précéder.

A quelque temps de là, je rencontrai Reinach : — Vous voudriez bien, me dit-il, avec un sourire énigmatique relire ce discours ? — Vous en avez le texte ? demandai-je avidement. — Vos camarades m'en avaient si souvent parlé avec admiration il avait laissé à l'école normale une trace si lumineuse, que je l'avais demandé à Challemeil-Lacour lui-même. Il me l'a donné, mais avec injonction de ne le publier jamais : — C'est trop mauvais, m'avait-il dit.

Je garde l'autographe, mais je vous en enverrai copie. Cette copie je l'ai reçue. Hélas ! trois fois hélas ! quel fatras de banalités oratoires ! quelle fongue dans le lieu commun !

Et c'est cela que nous avions admiré, applaudi ! c'est pour cela que nous voulions le porter en triomphe ! Et nous n'avions pas si tort tout de même. Le croyait, nous croyons, nous vibrions tous à l'unisson. Le texte était resté le même ; les passions qui nous animaient et qui lui communiquaient son éclat avaient disparu.

CONVERSIONS D'ANGLICAINS.

De Londres on annonce les conversions suivantes : Celle de Miss Edith Howard Hottel, dont l'abjuration a été reçue par le R. P. Galvey, S. J., à l'église de l'Immaculée-Conception à Londres.

Celle du Révérend A. Saint-Léger Westall qui, après avoir été pendant des années vicaire à la paroisse protestante de Saint-Sauveur à Croxton, donna sa démission. Il s'est fait recevoir dans l'église catholique vendredi dernier avec sa femme et sa famille par le R. P. Bampton, S. J., à l'église de l'Immaculée-Conception à Londres.

Celle du chanoine anglican Gregori de Townsville (Australie), dont l'abjuration solennelle a eu lieu à Brisbane. L'autre jour, en la chapelle Saint-Joseph des PP. passionnistes anglais, 50, avenue Hoche, le R. P. Osmund Cooke, supérieur, a reçu l'abjuration de Mme Reine A. Conrad, de Chicago, et de miss Cauey, de New-York, qui ont fait leur profession de foi catholique.

Une dame immortalisée par Moore.

A Mount-Vernon, dans l'Etat de New-York, vient de mourir une certaine dame Amelia Kohler, qui fut immortalisée par Thomas Moore dans son célèbre poème la "Dernière Rose de l'été." Elle avait quatre-vingt-douze ans. Née à Aix-la-Chapelle, fille d'un officier prussien, la jeune Amelia avait été envoyée à Londres vers l'âge de treize ans pour apprendre la langue anglaise, et placée dans une école dirigée par la sœur du poète. C'est là que Thomas Moore la connut et l'aima. Un soir qu'ils se promenaient dans le jardin de l'école, elle cueillit une rose dans un parterre et la lui tendit en lui

faisant observer que c'était sans doute la dernière de la saison. L'expression et sans doute aussi la douceur de la voix charmeront le poète, qui justement cherchait un titre pour son dernier poème. Il résolut de l'intituler la "Dernière Rose de l'été" et il le dédia à la jeune fille. Cette dédicace donna aussitôt à Amelia une sorte de célébrité. On alla lui rendre visite, peut-être pour s'assurer si elle était aussi jolie que l'affirmait son poète, et lorsque la reine Victoria épousa le prince Albert, elle ordonna qu'un morceau de son gâteau de noces fût envoyé à l'héroïne du poème.

Cinquante ans plus tard, lors des fêtes du jubilé de 1887, Amelia Kohler envoya d'Amérique à la souveraine, avec une lettre de félicitations, la tranche de gâteau précieusement conservée dans une cassette de cristal. La reine fut sensible à ce joli souvenir et y répondit par une lettre autographe. Ce fut à cette occasion que le nom d'Amelia Kohler parut une dernière fois dans la presse anglaise. La défunte s'appelait, de son nom de jeune fille, Amelia Obergeld.

BELGIQUE.

À l'exposition internationale de Bruxelles, les congrès se succèdent. Maintenant, au palais des Académies, on s'occupe des colonies, de leur développement, des moyens de propager la civilisation. Les plus grands savants de France ont tenu à se faire inscrire comme orateurs dans ces importantes assemblées. On annonce pour la fin de septembre une grande solennité en l'honneur de ceux qui furent les promoteurs de l'idée du Congo. Un comité s'est formé, où l'on rencontre les noms des plus hautes personnalités du commerce et de l'industrie. C'est M. van Eetvelde, secrétaire de l'Etat indépendant, qui a été choisi pour incarner l'œuvre accomplie en Afrique.

Les trois associations d'ingénieurs de Bruxelles, de Louvain et de Gand viennent d'inviter officiellement leurs collègues français de la Société des ingénieurs civils à venir visiter les expositions de Bruxelles et de Tervuren. Cette invitation a été cordialement acceptée par la Société française.

Les fêtes commenceront le samedi 11 septembre et dureront cinq jours. Leur programme est copieux et des mieux composés. On voit que les organisateurs de l'exposition internationale ne négligent rien pour en assurer la réussite et qu'ils s'ingèrent à donner des fêtes qui soient à même de satisfaire les natures les plus différentes et les plus difficiles.

Les nombreux étrangers qui ne cessent d'arriver à Bruxelles se montrent du reste de plus en plus enchantés de leur séjour dans la capitale belge.

LE TROU DU SOUFFLEUR.

Si nous en croyons les "Débats", les théâtres impériaux de Saint-Petersbourg viennent d'adopter un modèle de loge pour souffleur dont on attend des merveilles. Le nouvel appareil dont l'inventeur est comédien dans un théâtre de Moscou, a l'apparence d'un énorme coquillage qu'on introduit dans une caisse. Les parois de la loge sont construites en bois très sec et recouvertes de deux couches alternatives de feutre et de papier comprimé. Le souffleur, installé dans sa case, se trouve enfoncé à une profondeur beaucoup plus considérable que dans les théâtres ordinaires et ne gêne pas la vue des spectateurs. Quant aux avantages acoustiques de la nouvelle loge à souffleur, ils sont indéniables puisque—écoutez bien—le public n'entend pas un mot de ce que dit le souffleur, et les acteurs ne perdent pas une syllabe de ce qu'on leur souffle. Ceci est tellement contraire aux usages établis qu'il y a lieu de porter aux frises l'auteur de cette in-

vention et d'en faire partout une prompte expérience. Et alors, en dépit du proverbe, souffler sera un jeu !

Une idée d'Alexandre Dumas fils.

Alexandre Dumas fils et un de ses amis, Henry Didier, en quête d'argent, eurent, un beau jour, l'idée d'aller en Egypte et de réclamer l'autorisation de gratter les murs et les plafonds des vieux monuments égyptiens, lesquels étaient peints en bleu, avec du lapis-lazuli. Ce bleu ainsi gratté, on le revendrait en France à des marchands de couleur. M. Darimon, qui conte cette histoire, dit que la fin ne fut pas celle qu'attendaient les deux amis :

Ils partirent, en effet ; mais, arrivés à Marseille, ils ne trouvèrent pas de navire, et, en attendant qu'il s'en présentât un, ils allèrent dans un cercle pour lequel ils avaient une lettre de référence. Que faire dans un cercle, sinon tenter la fortune ? Henry Didier assura qu'ils gagneraient bien certainement et que cela viendrait en accroissement du fonds social.

Ils perdirent jusqu'à leur centime. — Comment allons-nous nous tirer de là ? demanda Alexandre Dumas à son compagnon. Il nous faut, ce me semble, ajourner notre projet d'exploiter le lapis-lazuli des monuments égyptiens.

Température des chambres de chauffe.

Le "Bulletin de la Société des Ingénieurs civils" cite, d'après le rapport du médecin en chef de la marine des Etats-Unis, quelques renseignements sur les températures atteintes dans les navires de guerre. Sur le "Detroit", la température des parquets placés au-dessus des chaudières atteint, lorsqu'il y a beaucoup de vapeur, 38 degrés C. et le rayonnement des toiles qui les constitue porte à 52 degrés la température de l'air dans les passages qu'ils desservent. Le seul moyen de combattre l'élévation de la température consiste à ouvrir les portes aménagées aux extrémités pour profiter de l'action de sept ventilateurs placés sur le pont. Tout ce qu'on a pu faire n'a abouti qu'à abaisser la température à 43 degrés dans les conditions les plus favorables.

Ces chiffres sont effrayants ; il n'est pas possible de laisser travailler des hommes dans des conditions hygiéniques aussi défavorables.

MOTS DE LA FIN.

On cause théâtre dans un salon bourgeois. — Comment donc se nomme l'auteur du "Voile" ? demande quelqu'un. — Il n'a pas dû se faire connaître, répond Champorneau. — Et, comme on semble attendre une explication : — Ne parle-t-on pas couramment du "voile de l'anonyme" ? ...

Berluera veut se marier. On lui parle d'une jeune fille fort bien élevée et fort instruite : — Elle possède trois langues... — Trois ! — Parfaitement. — Peste ! dit Berluera, on se plaint déjà du bavardage de celles qui n'en ont qu'une !

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

AGE DE L'ENGRAISSEMENT.

L'âge le plus favorable pour l'engraissement des animaux est celui où ils atteignent leur maximum de croissance et où ils ne décroissent pas encore. En effet, à ce moment, ils n'ont besoin, pour leur vie, que d'un minimum de nourriture. Tout ce qu'on leur donne en plus sert à l'engraissement qui est beaucoup plus vite obtenu.

L'âge vers lequel le bœuf cesse de croître est entre cinq et six ans, en général ; quant au porc et au mouton, ils atteignent leur maximum de croissance vers un an et demi. On ne peut malheureusement pas toujours attendre ce moment, ou bien, on est obligé de le retarder.

Daubenton a dit en parlant des moutons : " Si l'on veut avoir des moutons gras dont la chair soit tendre et de bon goût, il faut les engraisser de pouture [à la bergerie], à l'âge de trois ans. Les moutons de deux ans prennent peu de corps et ont peu de graisse ; à quatre ans, ils sont encore plus gros et prennent plus de graisse ; mais leur chair est moins tendre déjà ; à cinq ans, elle est dure et sèche ; cependant, si l'on préfère les produits des toisirs et des fumiers à ceux de la viande on attend encore plus tard.

Température des chambres de chauffe. Le "Bulletin de la Société des Ingénieurs civils" cite, d'après le rapport du médecin en chef de la marine des Etats-Unis, quelques renseignements sur les températures atteintes dans les navires de guerre.

Sur le "Detroit", la température des parquets placés au-dessus des chaudières atteint, lorsqu'il y a beaucoup de vapeur, 38 degrés C. et le rayonnement des toiles qui les constitue porte à 52 degrés la température de l'air dans les passages qu'ils desservent.

Le seul moyen de combattre l'élévation de la température consiste à ouvrir les portes aménagées aux extrémités pour profiter de l'action de sept ventilateurs placés sur le pont.

Tout ce qu'on a pu faire n'a abouti qu'à abaisser la température à 43 degrés dans les conditions les plus favorables.

Ces chiffres sont effrayants ; il n'est pas possible de laisser travailler des hommes dans des conditions hygiéniques aussi défavorables.

MOTS DE LA FIN. On cause théâtre dans un salon bourgeois. — Comment donc se nomme l'auteur du "Voile" ? demande quelqu'un.

— Il n'a pas dû se faire connaître, répond Champorneau. — Et, comme on semble attendre une explication : — Ne parle-t-on pas couramment du "voile de l'anonyme" ? ...

Berluera veut se marier. On lui parle d'une jeune fille fort bien élevée et fort instruite : — Elle possède trois langues... — Trois ! — Parfaitement. — Peste ! dit Berluera, on se plaint déjà du bavardage de celles qui n'en ont qu'une !

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.

Un solliciteur se présente dans un de nos grands établissements financiers et fait valoir ses droits à un emploi très recherché. — Enfin, monsieur le directeur dit-il en terminant, remarquez que je ne suis pas le premier venu. — Cela est très exact, monsieur, répond le directeur, car vous êtes au moins le vingtième.